

Rachida Yakoubi. Écrivain.

Entretien de Serge Ménager

Il y a sur le boulevard principal du centre de Rabat, une grande librairie dans laquelle j'aime à me rendre plusieurs fois par semaine pour fouiner dans les divers rayons et essayer de découvrir les livres qui auraient pu échapper à mes recherches. Dès qu'un nom de femme apparaît sur la tranche de la couverture, j'inspecte l'ouvrage pour voir s'il peut m'être d'une quelconque utilité dans mon travail. Parfois je me trompe; c'est ainsi que Rabah, qui me paraissait devoir être un prénom typiquement féminin appartient en fait à un homme. J'ausculte et palpe avec le plaisir sensuel qu'apporte encore et toujours la caresse des pages sous mes doigts qui les feuilletent. Je finis par être connu dans cette librairie. La personne qui semble avoir la haute main sur tout le petit personnel s'empressant humblement autour d'elle, est une femme plutôt revêche¹ que je ne me souviens pas avoir jamais vu sourire. Un jour du mois de septembre où je procédais à mon inspection habituelle, je tombai en arrêt sur un livre jamais rencontré jusque là: *Ma vie, mon cri* de Rachida Yakoubi. Je le retournai dans tous les sens en me demandant comment un récit de trois cents et quelques pages avait bien pu échapper jusque-là à mes investigations. C'est que le livre était tout nouveau comme me l'apprit la caissière, seule personne du magasin à se montrer parfois aimable à mon égard. Je rentrai précipitamment chez moi avec ma trouvaille.

¹ Ces femmes s'occupant des grandes librairies des principales villes marocaines semblent être un trait constant des coutumes locales. À Rabat, Casa, Fès ou Meknès je les retrouverai, efficaces, véritables puits de connaissances, elles régissent la destinée des livres vendus au Maroc. L'une d'elles, leur impératrice en quelque sorte, règne sur la Librairie des Colonnes à Tanger. Elle a connu Tennessee Williams, Burrough, Genet, Bowles et bien d'autres encore. Le charme de sa conversation offre une source inestimable de renseignements sur tout ce que le Maroc a produit ou abrité de littérature.

La lecture ne m'en déçut pas. Le texte de Rachida Yakoubi était un étrange mélange. Je ne suis pas certain que le lecteur occidental puisse l'apprécier sans réserve dans son entier. Il y a une certaine naïveté dans la forme de l'expression qui fait d'elle l'équivalent en littérature d'un peintre comme Chaiïbia. Il y a une sentimentalité très proche du mélodrame que les feuilletons télé égyptiens diffusent à grand renfort de larmes sur les récepteurs du pays. Cette effusion souvent hors de proportion pour un spectateur d'une autre culture, n'est cependant pas sans rapport avec la réalité. L'exaltation des passions se retrouve dans la vie de tous les jours et il me paraîtrait malvenu de juger le récit de Rachida Yakoubi uniquement dans une perspective esthétique occidentale. Ce qui fit une très forte impression sur moi à la lecture de ce récit, ce fut la pureté du regard porté sur les événements et les personnages décrits. Le beau visage de Rachida Yakoubi qui illustre la couverture de son livre confirmait la nature passionnée qui sous-tendait toute son écriture et qu'hélas, les phrases rapportées, à plat, de cette entrevue, ne feront peut-être pas passer comme la convoyait si vivement sa voix lorsque je la réécoutais sur mon magnétophone.

J'avais rendez-vous avec elle à la gare. Elle fut un peu en retard. Je l'attendis, certain pourtant qu'elle viendrait. Elle arriva avec une petite fille à la main. Islam. Le nom me ravit. Je n'avais pas pensé qu'on pût si merveilleusement donner corps à sa foi en choisissant pour l'un de ses enfants le nom de sa plus chère et plus intime croyance. Nous partîmes nous installer à la terrasse du café Balima qui chaque soir s'anime d'un défilé incessant de consommateurs. Dans la tranquillité de cette heure matinale, sous le soleil plus lumineux que chaud de l'automne, Rachida Yakoubi voulut bien répondre à mes questions. Ce qui me frappe surtout en relisant aujourd'hui ses réponses, c'est l'ambiguïté de certaines d'entre elles. Vue à distance, l'attitude des femmes marocaines ne me paraît pas assez radicale, je m'interroge sur ce qu'est "cette course folle" dans laquelle elle craint que les femmes ne finissent par perdre leur liberté. J'émet des doutes sur cette femme de l'Islam des origines qui aurait été libre; sur cette Khadidja première épouse du Prophète et maîtresse en l'art du commerce

dont me reparleront souvent mes interlocutrices et en particulier Fatima Mernissi. Première femme... donc il y en avait plusieurs... comment peut-on alors parler de liberté? Et je me rends aussitôt compte que je me suis à nouveau laissé aller à ma pente naturelle qui est celle des européens, celle de tout replacer dans notre logique et nos concepts. Les femmes marocaines elles, acceptent une navigation à vue entre des héritages culturels divers et souvent contradictoires. Elles doivent sans cesse slalomer entre des notions qui nous apparaissent tour à tour comme une soumission ou comme une légitime révolte. Leur évolution et l'amélioration de leur condition ne pourront être organisées qu'autour de cette technique de survie et la survie c'est quelque chose que Rachida Yakoubi ne connaît que trop. J'adore chez elle cette image de son enfant dans son berceau. Islam dormant, tenant dans ses bras le Coran. Étreinte qui renvoie bien loin les images stéréotypées occidentales dont se plaignait Layla Chaouni.

Q.: De toute évidence vous n'êtes pas un écrivain professionnel. Combien de temps vous a pris la rédaction de ce premier livre, quand avez-vous commencé à l'écrire, à la suite de quelle décision et qu'est-ce que cela représentait pour vous?

R: Écoutez, jusqu'à présent je n'arrive pas à m'habituer à l'idée d'être un écrivain. Je ne croyais pas pouvoir le devenir un jour. Mais je crois que c'est un don que j'avais depuis que j'étais très jeune. Je tenais mon petit journal qui a été malheureusement détruit par le père de mes enfants à une certaine époque et puis je me rappelle très bien quand j'étais en classe, à l'école primaire -parce que je n'ai pas fait d'études, je me suis mariée à l'âge de quatorze ans- que ma maîtresse, à chaque fois, devant mes petites rédactions, était étonnée parce que j'arrivais déjà à construire quelques métaphores et à faire preuve de beaucoup d'imagination. Mais les choses se sont arrêtées là. C'est-à-dire que je n'ai jamais pensé qu'un jour j'écrirais. Mais peut-être que, comme je vous l'ai dit, c'est un don qui est resté avec moi, malgré ma vie,

malgré le fait que je n'ai pas fait de grandes études. Mon apprentissage, ça a été celui de la vie avec mes expériences. Ce que je peux dire c'est qu'à chaque fois que j'avais un problème, ou même quand j'étais heureuse, je sentais monter en moi quelque chose que je n'arrivais pas à expliquer ni à comprendre, mais je sentais une flamme au fond de moi et puis je regardais le ciel, je regardais les arbres, je voulais dire quelque chose mais à cause de mon instruction vraiment très modeste, je n'arrivais pas à m'exprimer. Bien des fois j'ai pensé à la peinture. Je me sentais cette envie de faire quelque chose, de m'exprimer. Je me disais que j'avais devant moi des couleurs et que c'était peut-être une façon de sortir ce qu'il y avait au fond de moi. J'ai commencé à écrire en quatre-vingt-trois. C'était après mon divorce. Pour moi, ça a été un choc psychologique et j'ai commencé à écrire un petit peu ma vie. Tout doucement, tout en travaillant à côté. J'ai laissé ce premier essai, je ne l'ai pas abandonné, il est toujours dans mes tiroirs. Et puis, avec ce que je découvrais chaque jour, je me suis rendu compte que ce que j'avais écrit, c'était banal par rapport à ce que je voyais dans ma vie quotidienne. Là, j'ai compris que ça ne valait pas la peine d'écrire ce que j'avais écrit... c'était quelconque. Et puis j'ai été prise dans le tourbillon de la vie et j'ai négligé ce manuscrit. En fait, c'est vraiment après la prison... Véritablement un coup terrible pour moi, en tant que mère. C'était aussi vraiment une injustice parce qu'il y a des gens qui commettent de véritables crimes et qui ne sont jamais arrêtés. Mon sort inquiétait en fait plus mes enfants que moi-même. Et je crois que c'est de les voir souffrir, de me voir perdre tout ce que j'avais réussi à faire pour eux jusque-là qui a vraiment été terrible pour moi. Je voyais les miens se détruire. Et il me fallait absolument crier. Pour moi je peux dire qu'il s'agit vraiment d'un cri, comme le dit le titre du livre. Ce cri a duré des années, jour et nuit, je n'ai pas arrêté de crier. C'est une voix qui est sortie du plus profond de moi.

Ma vie, mon cri est un ouvrage qui m'a quand même pris trois années. Ça a été un travail très difficile, d'abord parce que je n'arrivais pas à trouver mes mots. Et puis c'était aussi revivre une deuxième fois ce drame; c'était une expérience douloureuse.

J'ai dû faire énormément de sacrifices pour écrire ce livre. J'ai tout laissé tomber. Je suis moi-même tombée à zéro, et bien en-dessous encore. J'avais à fournir d'énormes efforts pour pouvoir recommencer ma vie. Il me fallait régler mes problèmes, payer mes dettes. Je me disais, ce qui est fait est fait, il faut absolument passer à autre chose. Si un problème devait m'arriver, au moins j'aurais dit ce que j'avais à dire et j'aurais peut-être préservé le souvenir de cette vie et montré à mes enfants l'autre visage, qu'ils ne connaissaient pas, de leur maman. Ce serait vraiment vous mentir que de vous dire que j'ai écrit ce premier livre pour autre chose que mes enfants. Je l'ai aussi écrit pour tous les enfants du divorce et pour tous ceux qui n'ont qu'un seul parent. La vie m'a réellement sensibilisée à ce problème. Je suis incapable de voir quelqu'un souffrir. J'interviens chaque fois que je vois un enfant frappé par sa mère. Ce qui est important pour moi ce sont les enfants. Nous les adultes, si nous souffrons, c'est peut-être parce que nous avons fait une faute ou une bêtise. Après tout, payer ses erreurs, c'est pas si grave. Mais un enfant qui est entraîné dans des problèmes alors qu'il est innocent, cela me révolte. C'est peut-être pour sauver ces enfants que j'ai écrit ma vie, que je me suis mise à nu. Vous savez, c'est pas facile d'étaler son intimité. En fait, je n'ai plus d'intimité. Mais je me dis que ce n'est pas trop grave. Cela va peut-être servir, c'est une sorte de sacrifice. Ça m'a donc pris trois années et j'ai dû vendre tout ce que j'avais, j'ai dû vivre aidée par certaines personnes. Il y a eu ensuite deux ans de mise au point. J'avais donné mon ouvrage à mon éditeur et j'ai tout de suite commencé à écrire la deuxième partie qui est plus douloureuse encore.

Q.: C'est la partie qui concerne la prison?

R.: C'est cela et aussi ce que j'ai vécu après la prison. Imaginez déjà comme la société m'avait exclue juste après le divorce. Vous pouvez vous douter à quel point j'ai été encore plus exclue en sortant de prison. Les gens ne cherchent pas du tout à comprendre pourquoi vous avez été en prison. C'est pourquoi j'ai été encore plus rejetée qu'auparavant. À partir de là je me suis sentie encore plus révoltée. Peut-être que lorsque j'aurai tout dit, lorsque j'aurai vu le fruit de ce que j'ai écrit, que j'aurai

l'impression que cela a apporté quelque chose à d'autres personnes, alors peut-être que je me sentirai soulagée. Mais maintenant c'est comme une plaie saignante.

Q.: Il y a quelque chose qui me paraît très intéressant dans votre livre. Évidemment, ce n'est pas la première fois qu'une femme marocaine raconte son divorce, il y a déjà d'autres romans qui ont été écrits sur ce sujet, mais ce qui fait la grande différence entre le vôtre et tous ces romans-là, c'est que les autres se passent toujours dans un cadre assez bourgeois où la femme, même si elle a des problèmes, est finalement toujours au moins soutenue matériellement. Aucune de ces femmes ne s'est retrouvée dans les conditions qui ont été les vôtres. Ce qui est donc intéressant, c'est qu'on sent que vous n'êtes pas un écrivain traditionnel. Il y a des fois où, en tant que lecteur, je me suis dit "tiens, elle aurait peut-être pu écrire cela mieux", mais ce qui finalement est très fort et qui n'existe pas dans les autres romans marocains de femmes que j'ai lus, c'est votre vision critique de la société marocaine. C'est la première fois, entre autres, que je vois une femme marocaine décrire les hommes de ce pays tel que vous le faites. Vous ne leur faites pas de cadeau! Est-ce que votre sentiment, avec les années, par rapport à eux a un peu changé ou bien est-ce que vous continuez à penser qu'ils ont une attitude proprement monstrueuse par rapport aux femmes?

R.: Si j'ai parlé de ces hommes dans ces termes, c'est que c'est la vérité. Je ne pense pas qu'ils aient vraiment changé. Je revois toujours les mêmes lueurs dans leurs yeux, les mêmes façons de voir la femme... ça ne peut pas changer. C'est une opinion que je me suis faite sur ce que j'ai vécu. Peut-être que si ces hommes se transformaient, mon opinion évoluerait elle aussi et je regarderais l'homme d'un autre œil. Cela ne veut pas dire pour autant que je le méprise, cet homme. Au contraire, j'ai de la pitié pour lui parce qu'il est le résultat de son éducation. Je le dis souvent, je suis contre cette course folle à la liberté que vit en ce moment le Maroc. Parce que nous n'avons pas été éduqués, préparés. Moi, j'ai eu la chance d'avoir une mère formidable.

Elle avait une façon, un côté “artistique” de voir les choses. Elle m’a préparée et éduquée à être libre. Mon père a fait la guerre pour la France, on vivait dans un milieu complètement européen, nos voisins étaient européens. Mon père a été gardien-chef de la prison civile de Fès pendant trente-six ans, on vivait comme des européens. Ceci a fait que la liberté pour moi, c’était d’abord une responsabilité, une grande responsabilité, et je connaissais les limites de cette liberté. Quand on ne sait pas gérer cette responsabilité, la liberté peut en fait être la source de nombreux problèmes. Ce qui fait que je suis pour l’indépendance de la femme marocaine mais je suis beaucoup plus encore pour la reconnaissance de ses droits. Donner la liberté à une femme qui n’a aucun droit cela ne sert qu’à la perdre encore davantage. Elle ne peut pas apprécier cette liberté qui ne consiste pas à traîner dans les rues ni à rentrer à n’importe quelle heure, à faire des folies. Être libre, c’est participer à l’évolution du pays, donner son avis, travailler, en un mot, avoir ses droits. La liberté sans droits, c’est comme un suicide. Voilà pourquoi cette indépendance que je vois aujourd’hui autour de moi -je parle de celle de la jeunesse, de ces jeunes filles qui ont entre dix-huit et vingt ans et qui sont dans cette course folle- risque de détruire le type de liberté que les femmes plus âgées ont acquis au fil des années. Parce que tout cela va se retourner contre nous. Je pense que c’est là ce que l’homme reproche actuellement à la femme. Il nous voit libres et il en veut tellement à la femme à cause de cette liberté qu’il fait tout pour lui créer des problèmes. Et tout cela parce que nous n’avons pas préparé nos enfants. Il faut préparer l’homme, le garçon à accepter une femme libre. Je pense qu’il faudrait prendre un nouveau départ pour repartir vers la vraie liberté. C’est comme ça que je vois les choses et c’est peut-être pourquoi, en fait, je n’en veux pas vraiment à l’homme. Nous risquons, hélas, de perdre cette indépendance pour laquelle nos parents et les gens de ma génération -je vais bientôt avoir cinquante ans- ont fait beaucoup. J’ai divorcé parce que j’étais dans un état de soumission totale à un homme et que je voulais mon indépendance pour faire de mes enfants des hommes de demain. En fait, vous l’avez sans doute remarqué, mais dans mon ouvrage je critique aussi bien la

femme que l'homme.

Q.: J'allais justement y venir. Dans *Ma vie, mon cri*, vous n'épargnez pas non plus les femmes marocaines. D'habitude, on insiste toujours sur la sororité qui existe entre les femmes qui se soutiennent les unes les autres, or, dans votre livre, on découvre que toutes, une fois votre divorce prononcé, se retournent contre vous et deviennent même dans certains cas très cruelles et méchantes. Il y a une scène où vous rencontrez certaines de vos amies et leur attitude est très, très dure.

R.: Je pense que de toutes façons ces femmes me jalousaient déjà pour la liberté que j'avais acquise par mon divorce. Cette liberté faisait de moi un danger pour les hommes et aussi pour leurs femmes. Peut-être avaient-ils peur que leurs épouses se laissent influencer. Et puis, il y a aussi le fait que l'homme ne voit la liberté de la femme que comme l'autorisation d'accéder à certaines choses qui m'étaient interdites lorsque j'étais mariée. À leurs yeux, ma liberté c'était que je pouvais tout me permettre. Et par conséquent eux-mêmes se croyaient tout permis par rapport à moi. C'est à cause de cela que j'ai été constamment victime d'agressions. Mais j'étais un peu comme un mur de béton armé et quand ils rentraient dedans, ils recevaient un choc qu'ils ne pouvaient me pardonner. Ils devenaient de plus en plus agressifs.

Q.: Il y a en effet plusieurs incidents que vous racontez, en particulier certaines agressions sexuelles. Il y a cet homme connu qu'on voit souvent à la télévision.

R.: Oui, ce n'était pas un homme quelconque qu'on pouvait rencontrer dans la rue.

Q.: Mais il s'est comporté avec vous comme un homme ordinaire, en fait il s'est montré encore pire que les autres.

R.: Mais oui, voilà! C'est ça encore pour les hommes la liberté! C'est aller au-delà de tous nos principes, de notre religion, de nos coutumes. Car même dans l'Islam, la femme était libre au moment où vivait le Prophète Mohammed. Khadidja, sa

première femme, était une femme libre. Elle faisait du commerce, elle était presque chef d'entreprise, elle avait des hommes sous ses ordres. Le Coran ne nous prive pas de liberté, il dit très clairement qu'il faut assumer cette liberté et bien la mener. C'est pourquoi je pense qu'il faut absolument faire quelque chose dans les écoles, dans les lycées. Il faut enseigner à nos filles à être libres, leur apprendre à fréquenter un homme et à le voir comme un compagnon de vie et apprendre aux garçons à voir la femme comme quelqu'un avec qui ils doivent bâtir leur existence. Quelqu'un qu'ils respectent et qu'ils apprécient. Il faut qu'on apprenne à faire de l'homme un ami et non pas un adversaire. Attaquer l'homme directement, le désarmer et prendre sa place dans la société, cela ne peut être qu'inacceptable. Un homme ne peut pardonner ce genre de chose. Ce qu'il faut c'est partager les tâches et l'éducation. D'ailleurs, tous les hommes ne sont pas à condamner, vous avez vu aussi que dans mon livre certains d'entre eux sont devenus des amis sincères et fidèles qui ont appris à m'apprécier et à m'accorder de la considération lorsqu'ils ont vu que je méritais vraiment cette liberté.

Q.: Un autre aspect de votre récit qui est très fort, c'est votre cri de révolte contre l'injustice de la police. Ce problème est traité en profondeur et de manière très réaliste. Vous parlez de la corruption, vous montrez surtout à quel point la femme, face à la justice, est complètement désarmée. Je pense surtout à vos démêlés pour obtenir votre pension alimentaire. Est-ce que vous la touchez maintenant?

R.: Non, non, je ne l'ai jamais eue.

Q.: Vous n'avez jamais eu peur en écrivant, vous n'avez jamais pensé: "J'écris tout cela, est-ce que tous ces gens-là ne vont pas m'en vouloir terriblement?"

R.: M'en vouloir! Ils sont libres... ils doivent m'en vouloir. Chacun a une idée sur moi et une opinion sur ces événements. Certaines de ces personnes m'ont sûrement détestée mais chacun est libre de ses sentiments. De toute façon, je savais lorsque j'écrivais que c'était comme un sacrifice. Je savais que je risquais de sacrifier

ma liberté et beaucoup d'autres choses. Je sais que, pour le moment, il y a des hommes et des femmes qui m'en veulent à mort mais je suis certaine qu'une fois cette colère passée, ils se poseront des questions sur leur attitude et je pense qu'après ils me donneront raison. Je ne crois pas que ces gens essayeront de me faire plus de mal qu'ils ne m'en ont déjà fait. D'ailleurs, ils se rendent bien compte qu'en écrivant, je leur pardonne. Une autre à ma place aurait peut-être reproché plus encore à notre société, elle aurait été plus dure et n'aurait pas pardonné. J'aurais pu aussi écrire d'une autre façon et tomber dans le piège du féminisme. J'aurais pu mentir et écrire un roman qui n'aurait pas vraiment été mon histoire. J'aurais pu essayer de la présenter différemment pour gagner plus d'argent et me venger de la société. Mentir, cela aurait d'ailleurs été déjà une forme de vengeance. Mais j'ai une nature que je considère comme bonne et qui me pousse à pardonner facilement. En fait, c'est une force que de pouvoir pardonner. Comme je l'ai dit, tout ce que je veux c'est sauver d'autres personnes, d'autres enfants en particulier, mais aussi notre société, notre Maroc.

Q.: Si c'était maintenant que votre divorce prenait place, est-ce que vous croyez que ce serait plus facile pour vous qu'il y a dix ans? Pensez-vous que les choses aient un peu changé dans ce domaine-là?

R.: Je crois que les expériences de beaucoup de femmes comme moi ont contribué à arranger la situation. J'ai moi-même participé à ce changement lorsque je suis passée à la télévision dans une émission intitulée "Les enfants du divorce". C'est une émission qui a fait vraiment un grand bruit dans tout le Maroc. Les gens de 2M² m'ont dit que le lendemain de mon passage à la télévision le téléphone n'avait pas arrêté de sonner. C'était des gens qui voulaient obtenir plus de renseignements sur mon cas. J'ai été également convoquée par le Ministre de la Justice pour savoir s'il pouvait faire quelque chose pour moi au niveau de la pension alimentaire. Mais c'était déjà trop tard, on ne pouvait plus rien y changer. D'autres femmes sont passées avec

² 2M, chaîne payante privée de télévision marocaine dont les programmes se veulent très différents, plus controversés que ceux des chaînes d'état.

moi dans cette émission et je crois que c'est grâce à ces cris que les choses se sont déjà un peu améliorées au niveau du divorce. Je suis sûre que si nous étions restées silencieuses, les choses n'auraient pas bougé et que, divorçant aujourd'hui, j'aurais les mêmes problèmes sinon davantage.

Q.: L'autre aspect de votre livre c'est bien sûr votre famille et vos enfants. L'action de votre récit se passe il y a un peu plus de dix ans, je serai très intéressé de savoir ce que sont devenus ces enfants parce que vous mettez toute votre énergie, tout votre courage à défendre leur bien pour faire d'eux des êtres prêts à affronter la vie. Comment les jugez-vous aujourd'hui? Est-ce que vous êtes heureuse de ce qu'ils sont devenus?

R.: Je suis très satisfaite de mes enfants. Peut-être que je n'ai pas réussi à cent pour cent à faire ce que je voulais, mais je pense bien avoir atteint mon but à quatre-vingt pour cent. Quand je fais une comparaison entre ce que sont mes enfants actuellement et ce que sont ceux de couples restés unis et que je connais, je peux dire que j'ai réussi dans ma tâche. Et je crois que ce qui est le plus extraordinaire, c'est que je pense avoir insufflé mon courage à mes enfants. Ils font des bêtises, bien sûr, comme tous les jeunes mais maintenant je les observe de loin et je les laisse faire et se corriger tout seuls. Je préfère les avoir un petit peu trop couvés.

Q.: C'est en effet l'impression que l'on a par votre livre.

R.: Oui, j'avais un grand désir de les préserver. Mais les choses sont plus simples maintenant. Mon entourage me regarde d'un autre œil. Les gens commencent à me comprendre. Je peux donc relâcher mon emprise sur mes enfants. Avant, à cause de ces agressions, je préservais mes enfants constamment car je les voyais eux aussi se faire attaquer. J'essayais de les protéger pour leur préparer le terrain pour l'avenir. Maintenant que j'ai l'impression d'avoir fait cette démarche importante, je peux les laisser un peu seuls. Je suis très satisfaite de l'éducation qu'ils ont reçue. D'ailleurs je remercie Dieu, car c'étaient des enfants qui étaient constamment en danger, ils étaient seuls et livrés à eux-mêmes. Ils auraient pu tomber dans la débauche. Je suis très

heureuse que ce soient aujourd'hui des enfants qui n'ont pas de vice. Pour moi, c'est déjà beaucoup. Si on se replace dans la situation, moi, une femme seule, et avec tous les problèmes que nous avons, ils auraient pu s'abandonner à beaucoup de choses.

Q.: Quel âge a votre aîné aujourd'hui?

R.: Il a exactement vingt-six ans. Addil, qui est en France, a vingt-cinq ans.

Q.: Il est donc resté en France.

R.: Oui, il lui reste une année encore à passer en France avant d'avoir son diplôme d'ingénieur. Younes est devenu un homme d'affaires, il tient cela...

Q.: ... de sa mère...

R.: Oui, de sa mère. Amin fait toujours ses études. La petite qui est là aujourd'hui avec moi va toujours à l'école. Ce que j'apprécie beaucoup c'est le courage de mes enfants. Ils me prennent très souvent en exemple. Ils possèdent ce courage de supporter les épreuves de la vie.

Q.: Jamais à aucun moment les enfants n'ont été gênés par votre livre? Par le fait que vous soyez devenue une figure publique? Ils ne vous l'ont jamais reproché?

R.: Jusqu'à présent, non, jamais. D'ailleurs moi, avant de publier ce livre, je leur ai demandé leur avis. Ils m'ont toujours dit qu'il fallait écrire la vérité et toute la vérité. Le livre a été aussi intéressant à un autre point de vue pour ma famille. Quand mes enfants le lisent maintenant, il y a des choses dont j'avais pensé qu'ils ne les avaient pas remarquées et en fait, ils les avaient toutes enregistrées et s'en souvenaient. Par exemple, il y a ce passage où un certain monsieur vient me proposer un dîner au Méridien contre l'annulation de mon chèque et je dis qu'en quittant la maison, mon regard a croisé celui de deux de mes fils Younes et Addil et je pensais qu'ils n'avaient rien deviné de ce qui se passait, eh bien, si. Après qu'il avait lu le livre, j'en ai parlé avec Younes qui m'a appris qu'il avait bien compris sur le moment. Il se rappelait cet homme, la voiture avec laquelle il était venu me chercher. Il m'a dit: "en te voyant rentrer, je me suis dit il y a quelque chose qui s'est passé. Ce monsieur

a dû lui dire quelque chose”. Il a tout retrouvé grâce à la lecture du livre. En fait, je n’ai omis que quelques petites choses qu’il n’était pas nécessaire de dire, mais c’est un livre d’une grande franchise. D’ailleurs, je suis sûre que si mes enfants avaient découvert le moindre mensonge dans mon ouvrage, ils n’auraient plus cru en rien. Il y a quelque chose de merveilleux pour moi dans le fait de penser que maintenant, quand il m’arrivera un jour de disparaître, je laisserai ce livre à mes enfants, je serai là. Si j’ai parlé de certaines personnes, je l’ai fait sans méchanceté, j’ai tout fait pour ne pas faire de ce livre un règlement de compte. Peut-être si j’avais eu plus d’instruction, j’aurais écrit tout cela différemment.

Q.: Mais peut-être cela aurait-il été moins intéressant, peut-être davantage semblable à tous les autres livres...

Tout à l’heure on parlait des réactions de vos enfants au livre, il y en a une autre qui m’intéresse beaucoup, c’est celle de votre ex-mari. Vous êtes encore en contact avec lui?

R.: Oui, oui, je le vois. Au début il n’a pas dû être très content mais il ne m’a rien dit de ses réactions jusqu’à ce jour.

Q.: Vous pensez qu’il a lu le livre?

R.: Oui, je sais qu’il l’a lu. Ce qui fait mal, c’est la vérité. Les mensonges font peut-être encore plus de mal. Je pense qu’avec le temps il finira par admettre cela. Je crois que le père de mes enfants, au fond de lui, il ne peut être que fier de moi. Parce qu’il est aussi fier de ses enfants.

Q.: Il a toujours des relations avec eux.

R.: Oui, toujours. Je suis une musulmane croyante et pratiquante, j’ai éduqué mes enfants dans ces préceptes et ils ont donc pardonné à leur père. La réaction de leur père n’a rien à voir avec le respect qu’ils lui doivent. Chez nous, quoique les parents fassent, on leur doit le respect. Ma vie avec leur père, même s’ils en ont souffert, ça ne les regarde pas. Ça ne concerne que nous deux. Eux portent son nom et ont hérité de son sang. Je pense qu’au fond de lui il doit être terriblement malheureux et désolé.

Ce n'est pas ce que je voulais.

Q.: Votre second mari, si ce n'est pas indiscret, où en est votre relation avec lui?

R.: C'est une très bonne relation.

Q.: Il vit en Tunisie, il ne vit plus ici?

R.: Si, si, il vit au Maroc. Il vient de temps en temps voir sa fille, sans problèmes. Comme je vous l'ai dit, je fais mon devoir de mère qui passe toujours devant mon rôle de femme. C'est ma nature, je crois. Je laisse toujours la priorité à la mère.

Q.: Un des passages de votre livre que j'ai trouvé très touchant c'est quand après vous avoir vue aux prises avec les terribles problèmes de votre divorce, tout à coup, ce nouvel homme arrive dans votre vie et vous l'épousez. On a envie de vous dire: "mais non! pourquoi? pourquoi recommencer?"

R.: (Rires) Je sais, d'ailleurs je me rappelle très bien une jeune femme, une de mes connaissances, qui m'avait fait cette remarque. Mais je ne sais pas si je suis arrivée à l'expliquer dans mon ouvrage mais pour moi, c'est une façon de me cacher ce remariage. Cet homme, c'est plus un paravent qu'un mari. C'est pour pouvoir avoir la paix, pour pouvoir à nouveau jouer le rôle de la femme mariée et gagner le respect de cette société... voilà. Je me suis remariée. Bon, si vous voulez qu'on parle d'amour, je l'ai aimé après, mais au début c'était plus cette couverture qu'autre chose. Je ne peux pas dire que ce soit là une bêtise que j'ai faite, non. Je ne le regrette pas, malgré tous les nouveaux problèmes que cela m'a apportés. J'ai appris énormément de choses avec lui. Cet homme m'a donné une petite fille qui fait maintenant mon bonheur et je respecte en lui, malgré tout le mal qu'il m'a fait, cet amour qu'il avait pour moi et qu'il a toujours. Je suis sûre et certaine que si j'avais épousé du premier coup mon deuxième mari, j'aurais été heureuse avec lui. Tous nos problèmes sont venus d'une seule chose; il aimait la femme mais il détestait la mère que j'étais.

Q.: Quand on lit votre livre on se rend compte que les deux grandes

passions de votre vie, plus que vos deux maris, ce sont finalement, et je les mets sur le même plan, Dieu et vos enfants.

R.: Oui, mon livre n'est pas que malheur et souffrance, tout au contraire. Mon livre est tout amour. C'est grâce à cet amour pour Dieu et cet amour pour mes enfants que j'ai réussi à surmonter tous les obstacles qui se dressaient devant moi. Cet amour est le secret de mon bonheur. C'est mon amour pour Dieu qui m'a sauvée et que j'ai pu communiquer à mes enfants. C'est extraordinaire. Vous ne pouvez pas imaginer mon bonheur quand je vois mon fils agenouillé en train de faire ses prières. Automatiquement j'ai deux images, la sienne, à genoux et à côté une autre, de lui, débauché. Je suis heureuse de les avoir orientés dans cette voie, car c'est la paix que l'on trouve à côté de Dieu, quelle que soit sa religion: une force et un espoir aussi. Personnellement je compte beaucoup sur Dieu pour m'aider. Quand je voyage, j'ai toujours eu la même habitude, lorsque je pars et que je vais laisser mes enfants seuls. Automatiquement, au seuil de ma porte, je lève les yeux au ciel et, sans rien dire, j'ai l'impression qu'on se comprend et je pars tranquille. Parfois j'ai peur, je me dis "j'ai oublié de dire aux enfants ceci ou cela", mais immédiatement je me rends compte que rien ne peut leur arriver tant qu'ils sont entre les mains de Dieu. D'ailleurs je peux vous le dire devant Islam³, bébé... oh! elle me regarde, elle n'aime pas que je parle d'elle... bébé, Islam dormait avec le Coran. Et lorsqu'elle me disait, "maman, j'ai peur", je lui disais "ne dis jamais cela parce que tu as le Coran avec toi. Dieu est à côté de toi, tu ne dois pas avoir peur". Maintenant mes enfants n'ont pas peur et Islam demandait le Coran comme des enfants demandent à avoir une poupée dans leur lit. Je l'avais habituée à cela. Je me rappelle, quand son père buvait -vous savez que c'est interdit dans notre religion de lire des versets coraniques lorsque l'on a bu- aussi lorsqu'elle allait chez lui pour dormir, elle exigeait qu'il lui lise certains versets avant

³ Islam, la plus jeune fille de Rachida Yakoubi, issue de son deuxième mariage et présente lors de cette interview.

de dormir. Il se trouvait donc dans une situation critique qui le gênait dans ses habitudes de boisson.

Q.: Vous avez un rapport avec Dieu qui est assez extraordinaire et inhabituel dans ce pays, c'est un rapport très familier...

R.: Il y a pas mal de gens comme cela...

Q.: Disons que c'est la première fois que je rencontre ce type de rapport à travers la littérature. C'est presque un ami. C'est quelqu'un à qui vous parlez, il fait partie de votre vie. Ce n'est pas du tout quelqu'un d'effrayant ou qui tyrannise les gens.

R.: C'est... peut-être que je ne peux pas dire un ami, mais c'est mon seigneur. Croyez-moi, c'est vraiment mon grand amour. C'est l'amour de ma vie. Il est toujours avec moi. Je le sens même en marchant dans la rue. C'est une force. C'est pour ça que j'ai toujours marché dans la rue sans jamais avoir eu peur. J'ai eu des miracles dans ma vie... de véritables miracles. Parfois, j'ai eu l'impression de recevoir directement des messages. Mes enfants ont vécu ces miracles avec moi. Je vais vous en raconter un. Une fois la police est venue me chercher vers six heures du matin. C'était toujours pour mon problème de loyers non-payés. Je venais de rentrer d'un voyage pour affaires. J'étais rentrée de bonne heure, par le car de nuit pour économiser une nuit d'hôtel. Arrivée à la maison, c'est Younes qui m'a ouvert la porte et c'était l'heure de la prière de l'aurore. On l'a faite tous les deux avant d'aller nous coucher. Comme j'étais fatiguée, j'avais laissé par terre, déplié, mon petit tapis de prière avec mon Coran. Le lit était juste à côté. Je m'y suis mise pour dormir. Il y avait aussi dans cette pièce une porte qui communiquait avec le garage. Par hasard, Younes est sorti dans le grand jardin. Il voit la fourgonnette de la police qui arrive. Il revient pour me prévenir. Moi, je me lève, je vais dans le garage mais la porte ne ferme pas à clef. Younes ressort pour dire aux inspecteurs que sa mère n'est pas là. Ils sont entrés, ils ont fouillé toute la maison sans me trouver. L'inspecteur a demandé à Younes, "et cette porte?" Mon

filis leur a répondu qu'elle donnait sur le garage qui était occupé par le voisin, ce qui était vrai, il y garait sa voiture. L'inspecteur voulait s'avancer vers la porte communiquant avec le garage mais il ne pouvait pas. Il a demandé: "Est-ce que l'on peut entrer de l'autre côté? Viens, montre-moi". J'étais donc coincée dans le garage entre les inspecteurs qui étaient restés dans la maison et ceux qui faisaient le tour pour aller à la porte principale. Toutes les issues étaient bouchées. Imaginez la torture de mon fils qui arrivait avec l'inspecteur vers la porte de la cachette où était sa mère! La porte était entr'ouverte et moi j'étais dans le coin. L'homme a passé sa tête, il me regarde et il dit: "Mais elle n'est pas là!" Il fait demi-tour et il s'en va. Ils sont finalement repartis sans moi. Quand je suis sortie de ma cachette, ma fille tremblait. Ils étaient complètement terrorisés, car pour eux cette situation était incroyable. Il n'y avait rien dans ce garage, la voiture n'y était pas, la pièce était nue et l'inspecteur ne m'avait pas vue. J'ai alors expliqué les choses à mes enfants. Je leur ai dit: "Vous savez ce qui m'a protégée, c'est le tapis et le Coran parce que l'inspecteur, qui certainement n'avait pas fait ses ablutions, ne pouvait pas passer sur ce tapis, ni au-dessus de ce Coran pour ouvrir la porte. Et lorsque j'étais dans ma cachette, je répétais une sourate où il y a un verset qui dit que Dieu leur a jeté un sort pour regarder mais sans voir". Et croyez-moi, croyez-moi, c'était exactement cela. Car moi je le regardais, je le voyais cet inspecteur et je portais en plus un pyjama jaune très voyant et le garage n'est pas obscur. Comment voulez-vous après cela que mes enfants ne croient pas? Est-ce que ce n'est pas un miracle? Si nous n'avions pas fait notre prière, ni le tapis, ni le Coran n'auraient été là et j'aurais été embarquée par la police. J'avais des arriérés de loyer, j'étais en sursis, c'était la prison directement. Il y a plein de choses comme celles-ci qui se sont passées dans ma vie et j'en parle à mes enfants. Lorsque nous étions abandonnés par tout le monde, je leur disais: "C'est pas grave, on n'a pas le soutien des gens mais ce ne sont que des êtres humains. On a le soutien de Dieu et c'est l'essentiel". Je leur ai toujours tenu ce type de langage. Ma religion vient aussi de mon éducation; j'ai été éduquée à être une véritable musulmane et j'ai fait la même

chose avec mes enfants. Pour moi, la plus grande preuve de l'existence de Dieu c'est qu'après toutes ces années de malheurs et de problèmes durant lesquelles j'étais toute seule, je suis arrivée aujourd'hui à m'en sortir.

Q.: Je voudrais revenir sur votre amour pour vos enfants. Il y a dans votre livre une scène belle et saisissante. Vous êtes en train de donner son bain à Addil et nous voyons votre passion pour vos enfants portée à son point le plus extrême puisque vous lui dites: “Tu n’auras jamais besoin de te marier, je serai toujours là pour toi”. Est-ce que vous ne pensez pas que pour vos fils il sera difficile, après avoir eu une mère aussi extraordinaire, de trouver une compagne, une femme qui les satisfasse et qui les rende heureux?

R.: (Rires) Je ne sais pas, mais merci d'abord pour le compliment. Je suis sûre qu'il doit bien y avoir des femmes extraordinaires. Pourquoi pas? Avec l'aide de Dieu, ils trouveront. Ou alors ils essayeront un peu de les modeler à l'image de leur mère. De toutes manières, j'ai appris à mes enfants à respecter les femmes et je pense que dans tous les cas ils feront de très bons pères et de très bons maris. Vous savez quand on aime beaucoup une personne, la séparation ne compte pas. Je crois que c'est ce qui se passe un peu avec mes enfants, ils m'ont dans leur sang. Addil en ce moment ne me voit presque jamais puisqu'il vit en France. Cela fait trois ans que nous ne nous sommes pas rencontrés, mais quand il m'écrit ou qu'il me téléphone, je sais que je suis toujours dans son cœur. J'ai l'impression de l'avoir vu la veille.

Q.: Lorsque vous lui parlez au téléphone, vous avez l'impression que son séjour l'a changé ou bien est-ce que vous pensez qu'il est toujours le même?

R.: Sans doute il est devenu un peu plus mûr. Souvent il me dit que, lorsqu'il a un problème, il pense d'abord à moi. Il se rappelle que notre vie a été difficile et que j'y ai fait face et il ne se laisse pas aller. Je ne crois pas qu'il ait rien découvert de nouveau en Europe, rien ne l'a étonné là-bas. Je ne crois pas non plus que ses sentiments religieux aient changé. Une fois, je suis resté sans nouvelles de lui pendant six mois. Son père avait ses coordonnées mais il ne voulait pas me les donner. J'étais

très inquiète; c'était la période de la guerre du Golf. Un matin Younes me dit: "Maman tu sais, Addil a téléphoné à un copain et il va t'appeler tout à l'heure". Il avait fixé une heure et je suis allée attendre son coup de téléphone. C'était le soir, dix heures. Lorsque je l'ai eu, je n'ai pas pu lui parler tellement j'étais émue... Je me suis comme évanouie. Younes m'a dit: "il va te rappeler dans dix minutes quand tu te sentiras mieux". On a essayé de me faire reprendre conscience et au même instant, il paraît qu'Addil était seul dans son appartement en France. Il faisait chaud, le balcon était ouvert, et d'après lui, il a entendu ma voix qui appelait son nom. Moi, je crois à ces choses-là. Je pense que mon fils a été capable de ressentir mes sentiments, mon inquiétude. Voilà le genre de lien qui me lie à mes enfants. Ces liens ne peuvent pas changer. La seule chose que je regrette peut-être, c'est de ne pas leur avoir appris à être plus durs. Ils se font rouler facilement. Ils ont trop confiance.

Q.: Où en est la suite de votre récit?

R.: J'en suis à la fin.

Q.: Ça couvrira donc la période passée en prison et les événements qui ont suivi. Et où en est votre situation matérielle maintenant?

R.: Lorsque j'ai commencé à écrire, c'était tout de suite après la prison. Vous pouvez donc imaginer quelle était ma situation à cette époque. J'ai été obligée de vendre beaucoup de choses pour pouvoir vivre, beaucoup d'affaires personnelles. Il a été très difficile de refaire surface. J'avais des arriérés de loyer pour de nombreuses années.

Q.: Vous comptez sur le livre pour vous aider à vous en sortir?

R.: On va voir. Il n'y a que quatre semaines qu'il a été mis en vente.

Q.: Ce qui m'a surpris c'est que bien que vous ne soyez pas un écrivain au sens classique du terme, vous réussissez très bien à la fin de *Ma vie, mon cri* à laisser le lecteur en suspens en promettant pour bientôt la suite de votre récit.

R.: Oui, je ne voulais pas que le lecteur se sente lésé, je ne voulais pas qu'il ait l'impression que l'histoire était incomplète, c'est pour cela que je termine en

annonçant ce qui se passera dans le prochain livre. On en était déjà à trois cent soixante pages et le livre ne pouvait pas être plus gros encore. Ça a déjà été difficile pour moi de rédiger tout cela. J'ai écrit toute seule. J'ai été corrigée parce que je suis incapable d'écrire une phrase sans faire une faute. Je ne cherche pas à me corriger.

Q.: C'est peut-être ce qui garde votre naturel.

R.: Je ne cherche pas à cacher mes défauts, je veux être appréciée à ma juste valeur.

Q.: C'est d'ailleurs aussi sensible au niveau de votre récit puisque vous n'avez pas hésité à raconter un épisode qui n'était pas très flatteur, c'est celui de votre tentative d'avortement.

R.: Comme je vous l'ai déjà dit, il était pour moi capital d'être sincère et avec moi-même et avec le lecteur, et par-dessus tout pour mes enfants. La vie a été dure avec moi mais elle m'a appris à m'attendre à tout, à tout, à tout...

Q.: Même au bonheur?

R.: (Rires) Mais je suis heureuse.

Références:

YAKOUBI, Rachida (1995) *Ma vie, mon cri*, Rabat, EDDIF.

Articles et textes de complément:

MÉNAGER, Serge Dominique (1998) "Entretien avec une sociologue, sexologue marocaine: Soumya Nâamane Guessous", *La revue française*, 3: 129-154.

MÉNAGER, Serge Dominique (1998) "Entretien avec une actrice marocaine: Mouna Fettou", *La revue française*, 4 (I): 99-113.

MÉNAGER, Serge Dominique (1998) "Entretien avec Fatima Mernissi, écrivain, sociologue marocaine", *Le Maghreb littéraire*, 4 (II).

MÉNAGER, Serge Dominique (1999) “La 1ère personne plurielle des femmes écrivains marocains des années 90”, *Le Maghreb littéraire*, 5 (III): 17-32.

MÉNAGER, Serge Dominique (1999) “Entretien avec Ghita El Khayat, psychiatre, psychanalyste, écrivain de langue française marocaine”, *La revue française*, 8: 187-201.

Serge Dominique MÉNAGER. French Section, School of Language Culture and Communication, Université du Natal, Pietermaritzburg, Afrique du Sud.
Courriel: menager@french.unp.ac.za